

Aa. Vv., «L'Année stendhalienne», n. 12

Michel Arrous



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/870>
ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2015
Pagination : 382-384
ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Aa. Vv., «L'Année stendhalienne», n. 12 », *Studi Francesi* [En ligne], 176 (LIX | II) | 2015, mis en ligne le 01 août 2015, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/870>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Aa. Vv., «L'Année stendhalienne», n. 12

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

AA. VV., «L'Année stendhalienne», n. 12, Paris, Honoré Champion, 2013, pp. 434.

- 1 En dépit d'études portant sur les préfaces, avant-propos, avertissements, épigraphes et marginalia, le paratexte stendhalien est loin d'être entièrement exploré, d'autant plus qu'il n'est pas toujours facile de le distinguer du texte et donc d'en donner une idée exacte. D'où une première partie bienvenue: «Textes et paratextes». Co-éditrice des *Journaux et Papiers de Stendhal*, Cécile MEYNARD traite *La question du destinataire dans le péritexte des écrits diaristes et autobiographiques de Stendhal* (pp.19-36). Le premier destinataire de l'écriture intime, c'est bien sûr le scripteur lui-même, qui considère que le journal «doit être utile immédiatement ou dans un avenir proche», et qui le relira avec un recul critique, d'où les commentaires en bas de page ou en marge. Mais Stendhal n'écrit pas que pour lui: il y a d'abord les destinataires non-souhaités, lecteurs indiscrets ou mal intentionnés dont on se moque – tous des hommes –, ceux qui sont incapables de comprendre l'intérêt du journal, ensuite les privilégiés avec qui s'instaure la relation et dont l'indulgence est sollicitée, et, enfin, les légataires chargés de la mission d'éditer le manuscrit selon des clauses dirimantes. Dans le corpus stendhalien, Laure LEVÊQUE a choisi l'énorme production théâtrale, soit un ensemble de notes préparatoires, de titres, de plans, de caractères, de scènes qu'on ne peut considérer comme un *texte* (*Aux marges du théâtre stendhalien: paratexte, métatexte, pré-texte ou Fictions sans diction*, pp. 37-47). On est dans l'hypertextuel puisque Stendhal ne fait que refaire et n'invente rien; heureusement, ce travail de (re)composition ne sera pas vain: ce sera un «réservoir de fictions». Autre exemple de paratexte envahissant avec la note et son «usage intempérant» que commente Philippe BERTHIER dans *Politique et poétique de la note* (pp. 49-60), à partir d'exemples choisis, entre autres œuvres dans *Racine et Shakespeare* (voir «l'énormissime

note» à la fin de la lettre V) et dans *l'Histoire de la peinture* où la note devient si parfaitement énigmatique qu'on peut se demander si Stendhal ne se moque pas de son lecteur. Il en va de même dans les romans, certaines étant protectrices, d'autres cryptiques ou devenant d'étonnantes didascalies. La note stendhalienne, c'est une façon de dire «la chose difficile» (confiance de Stendhal à Crozet), de contourner les règles et d'affirmer les idées les plus personnelles. Les tentatives autobiographiques de Stendhal, entre 1820 et 1837, n'ont pas abouti parce que leur manque «le sens d'un *telos*, d'une finalité, c'est-à-dire d'un destin et donc d'une complétude», dit Jean-Jacques HAMM qui, à propos de *La "Vie de Henry Brulard" ou l'autobiographie possible* (pp. 61-73), revient sur quelques aspects particuliers du paratexte: les vingt et une gravures ajoutées par l'auteur et dont la présence dans le manuscrit a été diversement interprétée, les digressions et les répétitions où se lisent les efforts pour rendre possible l'autobiographie. Le cas le plus typique ou le plus évidemment visible de l'organisation et de la pratique paratextuelles, on le trouve dans les dispositifs que Stendhal met en place pour accompagner son lecteur, déjà dans *l'Histoire de la peinture, Rome, Naples et Florence*, puis dans les *Promenades dans Rome*. Parmi ces dispositifs, Hélène de JACQUELOT, qui a étudié le rôle déterminant de Stendhal dans la préparation et la rédaction de l'ouvrage signé par A. Constantin, a retenu *La Table et autres accessoires utiles au lecteur des "Idées italiennes"* (pp. 76-84). Stendhal s'approprie la Table qui n'est plus la simple liste des sujets traités, mais le moyen d'attirer l'attention du lecteur sur certains aspects du texte, qui s'articule avec l'organisation et le choix des titres courants. À travers les trois préfaces tardives (1826, 1834, 1842) par lesquelles Stendhal a tenté de relancer *De l'Amour*, Xavier BOURDENET montre comment Stendhal, dans sa présentation de l'ouvrage, établit un scénario auctorial parfois fictionnel et propose un modèle de lecture original car le lecteur, un lecteur choisi, est appelé à puiser dans son expérience intime pour tirer le meilleur parti du livre (*Justifier l'échec: le discours préfaciel de "De l'Amour"*, pp. 85-109). Autre exemple de paratexte où l'on voit cette fois Stendhal adopter une position critique face à son œuvre et fournir les clés nécessaires à sa bonne compréhension, les fameuses directives adressées à Salvagnoli en 1832. Pour Alexandre GENNEVOIS (*Un projet d'article: "Le Rouge et le Noir", mode d'emploi*, pp. 111-128), Stendhal, à partir du résumé de l'article de Janin, effectue une mise au point qui lui permet de «corriger les erreurs de jugement, les incompréhensions et [d']établir sa vérité».

- 2 Le cinquantenaire de l'Association des amis de Stendhal a été fêté par une journée d'étude dédiée aux évolutions des études stendhaliennes qui ne sont pas restées à l'abri des renouvellements de la critique entre 1962 et 2012. Béatrice DIDIER ouvre ce supplément à l'histoire du stendhalisme en déclarant, à la manière du cardinal camerlingue («*Habemus papam!*»), pp. 135-142), autrement dit en évoquant le pontificat de Victor Del Litto. Xavier BOURDENET (*Stendhal et la sociocritique: aller et retour*, pp. 143-166), fort de son expérience, démontre de façon argumentée que la sociocritique est stendhalienne, bien qu'à ses débuts ses représentants les plus connus aient évité Stendhal. La tendance s'est inversée avec P. Barbéris, G. Mouillaud-Fraisse, P. Laforgue, Y. Ansel, et même M. Crouzet, abusivement situé dans le champ de la sociocritique parce qu'il lui serait arrivé de mettre en œuvre les principes de la sociocritique «sans le savoir ou sans le vouloir»! Les stendhaliens ou, plus exactement, les beylistes, ont bien tort de résister à la sociocritique qui offre de réelles perspectives d'étude dans des domaines peu explorés du corpus stendhalien. On pourrait en dire autant de la présence fort limitée de Stendhal dans les articles et ouvrages narratologiques, du moins en France où, pourtant, les techniques

narratives de Stendhal ont été longuement décrites par G. Blin à une époque où le mode et la voix n'étaient pas encore dans l'air du temps, et où l'étude immanente de l'œuvre a été longtemps rejetée. Bien placée pour pointer les réticences ou l'antipathie des stendhaliens devant les dogmes de la narratologie, Marie PARMENTIER (*Stendhal et la narratologie*, pp. 167-182) constate qu'elles n'empêchent pas des approches qui s'en inspirent. Il y aurait même une «crypto-narratologie», illustrée par D. Sangsue, et qui, dans le cas de G. Genette, ferait que «le narratologue s'efface presque derrière le stendhalien». L'attitude des stendhaliens face à la narratologie reposerait-elle sur un malentendu? Des travaux récents et qui s'éloignent des dogmes absolus montrent qu'une rencontre féconde est possible. Alors que les lectures narratologiques de Stendhal n'ont eu longtemps que peu d'échos, les lectures psychanalytiques ont abondé. Cette manière de lire a elle aussi entraîné des conflits répertoriés par François VANOOSTHUYSE (*Le scénario «Stendhal»: enquêtes psychanalytiques*, pp. 184-195). On sait que les freudiens ont souvent réduit le texte à un «psycho-document», tandis que les lacaniens y ont recherché la manifestation d'un désir inconscient. L'apport de la psychanalyse aux études stendhaliennes serait profitable «à partir du moment où elles ne sont pas entièrement investies et obsédées par le scénario beyliste». À la différence des précédentes approches, le style a été le grand oublié dans les études stendhaliennes, et ce n'est d'ailleurs qu'après 1990 que se sont profondément modifiés les critères pour juger du style. Claire DESLAURIERS s'interroge (*Stendhal aurait-il un style? Du «non-style» à la recontextualisation*, pp. 197-219). L'idée du «non-style» (expression de M. Crouzet) définit «le positionnement de Stendhal contre les valeurs dominantes de son époque», ce qui lui valut d'être rejeté jusqu'au début du XX^e siècle, quand est proposée par Gourmont une vision psychologisante du style qui perdurera au-delà de «l'étymon spirituel» de Léo Spitzer promouvant une vision du style comme singularité. C'est après 1980, quand la génétique et l'analyse du discours investissent les études littéraires, que se fait jour une nouvelle pensée du sujet dans le style, avec les études sur l'énonciation, la représentation et le rythme chez Stendhal. Le renouveau des études stylistiques est patent à partir des années 2000 qui voient le retour en grâce de la rhétorique comme ensemble de stratégies textuelles. Une question de méthode est soulevée par Serge LINKÈS (*Les archives stendhaliennes: un chantier sans fin?*, pp. 221-237) qui retrace l'histoire complexe du fonds Stendhal de la bibliothèque municipale de Grenoble, énumère les projets lancés entre 1996 et 1999 par l'équipe des manuscrits de Stendhal, et fait le point sur les projets en cours. Dans son *Ouverture*, Philippe BERTHIER évoque un parcours «entre deux intimidants portraits symboliques», ceux de Victor Del Litto et Michel Crouzet. Yves ANSEL, qui ne se mouche pas du pied, s'est chargé du second, mais on n'en dira rien ici car la critique vire au règlement de comptes (le lecteur curieux peut se reporter à «HB» n. 18 / 2014, pp. 9-14).

- 3 Les *Varia* regroupent quatre études érudites: Régis de CRÉPY apporte de précieuses informations sur les rapports entre Beyle et le réseau Montebello via Julie de La Bergerie, alias Madame Jules, son informatrice sur la «Société des châteaux» (*À cache-cache avec Jules et Dominique, ou le plaisir du secret*, pp. 271-288); avec Valentina FORTUNATO, c'est le monde de la haute banque, de la Bourse et de ses batailles que Stendhal, admirateur de Villèle, en tant que banquier s'entend, évoquera ou mettra en scène (*Stendhal et les révolutionnaires de l'or*, pp. 289-315); Yoshitaka UCHIDA relève dans le premier roman des discordances entre sa chronologie et l'actualité, mais dans certains cas il y a accord entre le temps de l'action et les faits historiques, ce qui permet de dire qu'«*Armance*» est un roman au jour le jour

(pp. 317-336); quant à Thomas G. S. COMBE (1911-1989), on lui saura gré d'avoir pris Stendhal en flagrant délit d'invraisemblance et d'absurdité quand Julien joue de l'échelle pour retrouver qui on sait (*Les intermittences du réalisme dans quelques passages du "Rouge et le Noir"*, pp. 337-348).

- 4 Dans les «Notes et documents», à signaler, repérés par Jacques HOUBERT, une lettre de Mignet à Stendhal, à propos de *Racine et Shakespeare*, du 25 mars 1825, et un billet de Stendhal à Moore, le représentant de l'éditeur Colburn à Paris. Le chasseur d'autographes, grâce à la bénévole érudition d'un balzacien, sait désormais que le Boulay chez qui Stendhal rencontra Balzac le 11 avril 1839 était un pâtissier-glacier, 27 boulevard des Italiens. Ajoutons qu'il a repéré *Une bourde de Balzac* (pp. 358-360) dans l'article de la «Revue parisienne». François BRONNER (pp. 367-371) donne, si l'on peut dire, quelques nouvelles sur la dernière partie de la vie d'Adélaïde Schiasseti qui mourut à Gênes le 15 août 1876, et une lettre du docteur Gagnon à Champollion-Figeac, sans doute de 1807. Un lecteur attentif, Jean-Luc BUSSET apporte un lot de références qui éclairent quelques allusions de Stendhal (*Supplément à l'apparat critique de Stendhal*, pp. 373-376).